

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. VI.

MONTREAL, JUIN 12, 1897.

No. 140

SOMMAIRE

Le service civil, *Vieux Rouge* — L'éducation, *Magister* — La flèche du parthe, *Flute* — Réponse au P. Ollivier, extrait du discours de M. Brisson — Le *Trifluvien*, *Franc* — Première réforme, *Sévère* — Véritable patriotisme, *Justus* Les destitutions, *Un humble* — Seigneur donnez leur le repos ! *Victor Charbonnel* — Quelques fois supérieure, *H. Draussin* — FEUILLETON : Rome (SUITE) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile, [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

LE SERVICE CIVIL

Un des premiers devoirs du cabinet Marchand, dès qu'il aura complété son installation, sera de voir à la bonne organisation intérieure du service gouvernemental.

Les employés comptent beaucoup dans une administration, et nous espérons que le nouveau ministère aura la sage précaution de faire un triage sérieux de ceux qui peuvent lui être utiles.

En d'autres termes, nous voulons rappeler à nos gouvernants qu'il est de l'intérêt économique de la Province, puisqu'ils ont promis de pratiquer l'économie pour escalader le pouvoir, de renvoyer le plus tôt possible de la crèche gouvernementale, les employés incompetents pour remplir les fonctions qui leur sont assignées, les employés oisifs qui ne se donnent d'autre peine que d'aller retirer leur salaire, et enfin, les employés inutiles qui n'apportent absolument rien au trésor et qui, cependant, vivent de l'argent des contribuables.

Nous le répétons, le gouvernement Mar-

chand est arrivé à la tête de nos affaires en promettant une stricte économie dans les différentes administrations de notre service civil

L'électorat de Québec a eu confiance en les promesses d'un homme, qui avait peut-être ses défauts comme politicien, mais qui, du moins, avait à son actif tout l'attrait d'un nom sans tache et le mérite d'une réputation immaculée.

Nous serait-il donc permis de croire que l'hon M. Marchand et ceux qui l'entourent officiellement n'auront pas la poigne nécessaire pour accomplir le plus tôt possible les destitutions qui se commandent d'elles-mêmes à Québec ?

Nous avons pu avoir des griefs contre le ministère actuel, nous pourrions en avoir encore,—nous le confessons en toute sincérité,—dès que nous nous apercevrons que les glorieux élus du 11 mai manqueront à la foi jurée, mais nous devons tenir ce langage consciencieux dans l'intérêt du peuple de cette Province comme dans l'intérêt de ceux qui la gouvernent actuellement.

Encore une fois, on nous a promis l'économie administrative.

Il nous la faut.

Le premier pas dans ce sens sera donc de signifier leur congé à tous les employés dont la Province n'a pas besoin.

Le dicton *vae victis* est une parole moyenâgeuse, mais il a pris racine dans nos coutumes parlementaires. Nous ne voyons donc pas pourquoi le gouvernement libéral commencerait le premier à s'en départir, surtout quand ce serait en opposition directe avec ses plus chers intérêts.

D'ailleurs, nous avons confiance dans l'esprit de justice et d'honnêteté de l'hon M. Marchand, et nous sommes contents de voir

que la distribution du patronage et le choix des employés sera laissé entre ses mains.

De cette manière, le remède appliqué aux maux que nous signalons sera complètement efficace.

Le gouvernement a besoin d'honnêtes et laborieux employés.

C'est de cette manière que les dépenses de notre service administratif seront réduites de moitié, tout en nous donnant une aussi bonne administration.

Le fait est généralement admis : il y a des employés civils à Québec qui ne font pas le cinquième de la besogne d'un employé travailleur et zélé. Cependant ils retirent des salaires assez considérables tout comme.

Nous n'avons pas les moyens de faire ces largesses, on a pu le constater après l'exposé de notre situation financière pendant la dernière campagne.

Que l'on nous comprenne bien cependant. Loin de nous l'idée de demander au nouveau gouvernement de décréter le renvoi de tous les employés civils qui doivent leur nomination à leurs alliances avec la politique qui vient de subir une si humiliante défaite.

Il y a actuellement dans les départements nombre d'employés de cette dernière catégorie qui rendent des services réels au public qu'ils ont à desservir, employés zélés, pères de famille, qui gagnent honorablement l'humble salaire qui leur est alloué.

Ce n'est pas eux qu'il faut frapper, tant s'en faut.

Et puis, advenant le cas où ces largesses pourraient être permises, nous considérons qu'il serait bien plus logique et profitable d'employer ces deniers à grossir nos subventions scolaires qu'à faire de la philanthropie dans les départements.

Mais, ceci ne souffre pas de discussion nos finances provinciales sont dans un état déplorable.

Ce n'est pas avec des emprunts désastreux, des mesures financières boîtesuses et des dépenses exorbitantes comme nous en avons eu depuis quelques années que le crédit d'une province se relève.

Le mal est fait.

Il faut y appliquer tous les remèdes possibles.

Les remaniements départementaux, à notre point de vue, comptent parmi les premiers de la série du traitement.

VIEUX ROUGE.

L'EDUCATION

La question de l'instruction publique est exceptionnellement importante.

Aussi, nos lecteurs nous pardonneront bien si nous osons y revenir souvent.

Cette question vitale pour notre race a toujours paru au premier plan du programme du *Canada-Revue* et du *REVEIL* et, sans forfanterie aucune, nous pouvons nous enorgueillir d'avoir donné notre coup d'épaulé, quand l'occasion s'est présentée, pour inculquer certaines idées de réforme scolaire dans l'esprit de nos chefs politiques, et, dans les circonstances c'est déjà un bon commencement que nous avons fait.

Comme nous n'avons pas l'habitude chez nous de nous arrêter à mi-chemin dans les campagnes sérieuses que nous entreprenons pour les bons principes on nous permettra sans doute encore, d'ici à quelque temps, de ne pas rompre avec nos coutumes et de continuer à frapper à coups solides sur la fiche sérieuse qu'il s'agit de faire rentrer dans notre Conseil de l'Instruction publique.

MAGISTER

LA FLECHE DU PARTHE

Mgr Laflèche continue à mettre de la politique à la tête ou à la queue de tous les sermons... quand ils ont l'une ou l'autre.

L'autre jour, il était à Ste Anne de la Pérade pour bénir un pont et c'est lui qui faisait le sermon. Nous aurions été surpris de n'y pas trouver la note politique. *In cauda venenum* : voilà la péroraison, d'après le *Trifluvien* :

A la fin de son discours, Mgr rappela les malheurs qui ont visité la paroisse de Ste Anne en ces dernières années et leur dit comment ici-bas rien n'arrive par suite du hasard, que la Providence dirige tout et a son but en tout. Quelquefois, ces malheurs sont envoyés pour éprouver les âmes justes, comme hier à Paris, comme autrefois pour le saint homme Job ; d'autres fois c'est pour punir. Si les citoyens de Ste Anne peuvent se mettre la main sur la conscience et se dire qu'ils n'ont rien fait pour mériter ces châtiments, il les en félicite ; mais eux savent bien quelle division a existé dans la paroisse, quel manque de respect envers l'autorité religieuse ils ont commis.

Le plus drôle, c'est que les manquements auxquels il est fait allusion, c'est-à-dire les élections, ont été postérieures aux susdites calamités ! C'est-à-dire que, d'après Mgr Laflèche, les gens de Ste Anne ont été punis avant d'avoir péché !

Allons, monseigneur, le bon Dieu n'est pas aussi méchant que vous voulez le faire croire. C'est vous qui radotez !

FLUTE

Reponse au P. Ollivier

EXTRAIT DU DISCOURS DE M. BRISSON

La chambre d'aujourd'hui réunie me permettra d'abord d'adresser de nouveau nos remerciements à la chambre, au gouvernement et au peuple italiens. (Très bien !) Nous adressons en

même temps un souvenir aux victimes du 4 mai et le plus chaleureux hommage aux citoyens qui ont exposé leur vie pour sauver leurs semblables. (Applaudissements sur tous les bancs)

La France a reçu les marques de sympathies du monde entier. Ces témoignages de la fraternité entre les hommes nous mettent bien loin et planent fort au-dessus de la conception d'un Dieu qui, non content d'avoir frappé notre pays il y a vingt-six ans, aurait encore pris une centaine de généreuses femmes en otage de nos crimes (Bravos et applaudissements sur tous les bancs,) et qui poursuivrait la France de sa colère jusqu'à ce qu'il l'ait forcée à rétablir chez elle l'unité d'obéissance. (Applaudissements.)

Ce langage ne nous troublera pas dans notre respect pour les croyances. (Très bien !) Le contraste aura son enseignement et ses résultats. En se démasquant à contre-sens de l'émotion universelle (Bravos et applaudissements sur tous les bancs), le fanatisme n'aura pas seulement groupé les républicains dans le combat engagé pour l'indépendance du gouvernement des sociétés (Applaudissements) : il aura réuni dans la même révolte de tous les cœurs accessibles à la pitié. (Bravos et double salve d'applaudissements.)

LE TRIFLUVIEN

Le *Trifluvien* dit dans son dernier numéro que la saison favorable que nous traversons semble indiquer, que rien ne s'apprête visiblement à châtier notre peuple, coupable de s'être laissé tourner la tête par un vent de folie démagogique et d'avoir méprisé l'enseignement de ses pasteurs.

Cette gazette en profite pour adresser au ciel ses plaintes amères, enguirlandées de fleurs de ce genre-ci :

« Après la mort du Sauveur sur la croix, des signes non équivoques de sa divinité se manifestèrent au ciel et sur la terre. La nature s'était voilée de deuil. Les animaux gémirent et se cachaient : les oiseaux rasaient la terre en volant et tombaient dans les vignes. La terre trembla. Le rocher du Calvaire se fendit. Le voile du temple se déchira. Des morts apparurent et reprochèrent aux Juifs coupables l'endurcissement

de leurs cœurs qui les avait poussés à demander le sang du Juste. »

Réellement, devant une telle élucubration que nous n'entreprendrions pas de donner *in toto* à nos lecteurs, c'est à se demander s'il n'y a pas des gens qui ont juré de faire tout en leur pouvoir pour remuer nos populations aux ténèbres du moyen-âge.

Venir affirmer en plein public, sans honte de la publicité à l'étranger, bien que nous doutions fort que le *Trifluvien* ait jamais eu l'occasion de traverser les mers, que des phénomènes extraordinaires, agents de la Toute-Puissance, ont suivi la déchéance du dernier ministère pour faire sentir à l'électorat toute la gravité de la faute qu'il venait de commettre. Mais voilà qui dépasse tout ce qu'une imagination en délire pourrait rêver !

Où le rédacteur de telles utopies a voulu rire de la Providence ou il prend ses lecteurs pour des *minus habentes*.

En effet, qui osera jamais aller jusqu'à dire que le Père Eternel est un conservateur, de l'école du *Trifluvien* ?

De plus, n'est-ce pas manquer de respect envers ses lecteurs que de leur déclarer que la bonté divine mesure les bienfaits quotidiens qu'elle accorde à l'humanité suivant la politique qu'elle adopte ?

Pour le *Trifluvien*, les tremblements de terre ne seraient que des contestations d'élection dans l'esprit de Dieu, et les mauvaises récoltes, que des châtiments providentiels !

Nous est avis que si nous avions la Toute-Puissance entre les mains et que nous eussions à suivre les conseils du *Trifluvien* il y aurait bien d'autres moyens à notre disposition pour donner le coup de grâce à tous les libéraux présents et à venir.

Où pourrait aller bien loin avec le raisonnement du *Trifluvien*.

La catastrophe de la rue Jean-Goujon ne serait rien moins qu'une punition céleste. Les églises détruites par la foudre seraient encore l'œuvre de la justice de Dieu. Les trains de pèlerins détruits dans les collisions devraient être mis au

compte du Dispensateur de tous les maux comme de tous les biens, et *tutti quanti*.

Evidemment, M. le rédacteur du *Trifluvien* a fait une mauvaise grimace lors des deux dernières victoires libérales.

Et si nous nous permettions de scruter les motifs qui ont pu inspirer l'auteur de cet article nous y trouverions certain cri du ventre, cri de désespéré.

FRANC.

PREMIERE REFORME

Enfin, le Conseil de l'Instruction publique s'est décidé à entrer dans la voie des réformes. Il y a longtemps que, traduisant les désirs ardents mais timides d'un groupe d'hommes éclairés, le *Canada-Revue* et le REVEIL ont préparé le terrain et rendu ces réformes indispensables en prouvant leur absolue nécessité. La résistance du Conseil a été vaincue, mais nous ne triompherons pas avec insolence, et nous continuerons, comme par le passé, à étudier les questions relatives à l'instruction et à l'éducation du peuple. Lorsque nous croirons devoir signaler une mesure utile, nous le ferons posément, sérieusement, mais nous en poursuivrons l'application avec une opiniâtreté que rien ne pourra lasser.

La première des réformes accomplies concerne le bureau central des examinateurs catholiques. Aux termes du nouveau règlement, ce bureau central aura seul le pouvoir, avec les écoles normales, d'accorder les brevets de capacité pour école élémentaire, pour école modèle et pour académie.

L'examen pour obtenir ces brevets se fera dans les villes déterminées par le règlement, et, pour les brevets d'école élémentaire et d'école modèle, le comité pourra désigner des localités non comprises dans celles prévues par le règlement. Du reste, le lieu où les aspirants subissent leurs épreuves n'a aucune importance, du moment que ces épreuves sont les mêmes partout.

La création d'un bureau central d'examineurs comporte implicitement l'uniformité et l'unité des examens : mais nous aurions préféré voir

cette clause clairement inscrite dans le nouveau règlement. Jusqu'à l'heure actuelle, les candidats mal armés pour affronter un examen un peu sérieux avaient le droit de choisir, aux quatre points cardinaux de la Province, le lieu où ils devaient subir l'épreuve, puisque cette formalité était obligatoire. Mais comme ce n'était qu'une formalité très vulgaire, ils allaient là où ils étaient sûrs de trouver des examinateurs assez complaisants pour leur faciliter la tâche, ou assez discrets pour ne pas les questionner sur des matières qu'ils avaient eu la réserve de ne pas trop creuser. De sorte qu'un âne bête était aussi certain qu'un studieux—et quelquefois plus—de passer devant ses examinateurs avec succès et d'enlever un grade de même valeur, lui donnant les mêmes droits et les mêmes prérogatives qu'à celui qui avait travaillé avec acharnement à la loyale conquête de son diplôme.

Nous espérons que l'existence du bureau central mettra fin à cet abus. Nous espérons aussi que ce bureau réglera les examens comme ils sont réglés partout où l'instruction publique est bien organisée, et où les examinateurs sont pour le moins aussi forts que les candidats au parchemin. Pour cela, il suffirait de faire subir tous les examens le même jour et à la même heure dans les différentes localités. Le bureau central, après avoir arrêté le programme des examens oraux et écrits, fait parvenir le questionnaire secret aux examinateurs, lesquels n'en prennent connaissance que lorsqu'ils commencent les opérations de l'examen. De la sorte, plus de différence dans les épreuves et plus de communications complaisantes et coupables aux Benjamins.

Ce procédé est très simple, sa mise en pratique est des plus facile, et il serait fécond en bons résultats. Grâce à lui, un brevet de capacité ne serait plus une pièce trompeuse que l'on délivre invariablement à quiconque a passé un temps donné dans un établissement où l'on est censé donner l'instruction. Le brevet de capacité, à tous les degrés, doit être la constatation non de l'assiduité de l'élève, mais du savoir acquis. Ce n'est pas tout à fait ainsi qu'on l'a considéré jusqu'à présent, et, pour le malheur

général, il suffisait de le demander pour l'obtenir. Tel sujet était manifestement trop faible pour se présenter devant les examinateurs de telle ville, où il résidait et où il avait fait ce que l'on appelait ses études ; on l'envoyait ailleurs, là où l'on faisait preuve d'une grande indulgence pour les établissements amis qui tenaient à faire plaisir à leurs élèves, à leur famille, et qui estimaient qu'une distribution générale de brevets aux sujets qu'ils produisaient était une bonne et productive réclame.

Si la création d'un bureau central d'examineurs entraîne cette réforme capitale, nous ferons tous nos efforts pour lui faciliter la besogne ; nous proclamerons partout son utilité et nous désignerons ses membres à la reconnaissance publique.

Mais si cette réforme n'est qu'un fantôme, qu'un trompe-l'œil, qu'un attrappe-nigaud, nous ne nous en laisserons pas conter, et surtout nous n'en laisserons pas conter aux braves pères de famille qui se laissent si facilement duper depuis si longtemps.

Nous ne demandons pas un bouleversement radical. Nous sommes assez raisonnables pour comprendre qu'une sage lenteur est préférable de beaucoup à une précipitation maladroite qui empirerait les choses au lieu de les améliorer, mais nous désirons, nous voulons même, que le système si défectueux sur lequel repose notre instruction publique soit mis au niveau des impérieuses exigences que nous imposent notre état social. Nous voulons aussi, puisque la juste sévérité des examens supprimerait un grand nombre de brevets, tout en créant une élite intellectuelle, que ceux qui ne pourront obtenir un grade quelconque soient cependant armés des connaissances indispensables pour lutter contre les difficultés sans cesse grandissantes de l'existence. C'est pourquoi, d'accord avec l'honorable M. Masson, digne et courageux champion de la grande cause de l'instruction publique, nous réclavons avec lui le pouvoir pour l'État d'exercer un contrôle incessant et sévère non-seulement sur les établissements qu'il subventionne, mais aussi sur les autres. C'est le droit et c'est le devoir de l'État de former des citoyens,

et il ne peut déléguer ce devoir et ce droit à des hommes ou à des institutions qui peuvent avoir un intérêt personnel ou collectif à prolonger inutilement les études dans un but de lucre, ou à comprimer les facultés pensantes de leurs élèves dans un but encore moins avouable.

Quand l'Etat sera maître souverain de l'instruction publique—pour les matières profanes seulement, car les matières religieuses appartiennent sans conteste au clergé—alors seulement nous pourrons nous risquer à faire une exposition scolaire, à Chicago ou ailleurs, sans être obligés de nous décerner nous-mêmes les éloges pompeux que, faute d'en recevoir d'ailleurs, nous avons si candidement fait imprimer dans nos propres journaux.

SEVERE

Veritable Patriotisme

William Jennings Bryan, le jeune candidat qui a disputé si vigoureusement les honneurs de la présidence des États-Unis au major McKinley aux élections de novembre dernier, a cru bon de mêler quelque peu la note sociologique dans sa conférence sur la question monétaire qu'il a donnée à un auditoire d'élite, samedi dernier, à la salle Windsor.†

Parlant des grandes questions politiques qui agitent constamment les électors de tous les gouvernements représentatifs, emporté dans un majestueux élan d'éloquence, le *boy orator* de La Platte, comme le dénomment nos confrères américains, dit en substance qu'il rêvait le jour où les peuples, subissant inéluctablement les idées de progrès qui se font dans le monde entier, verraient avec les yeux de la pure intelligence, formée d'après des systèmes d'éducation saine et pratique, l'idéal de leur bien-être et de leur prospérité. Le Créateur a donné à l'homme l'intelligence, le plus grand des biens, et c'est à ce précieux don que l'homme doit recourir pour trouver ses consolations et envisager ses intérêts.

Le véritable patriotisme ne consiste pas seulement à aimer sa patrie, mais à l'aimer intelligemment. Ce n'est que par des réformes constantes et judicieuses dans les systèmes d'éduca-

tion de chaque peuple que l'on pourra atteindre ce degré de la perfection.

Un peuple bien instruit avancera toujours dans les voies du progrès et marchera sans cesse de l'avant à la tête des nations du globe terrestre.

La saine éducation, voilà le secret de la richesse des peuples!

L'ignorance a toujours conduit les nations dans les profonds abîmes de la superstition et du fanatisme.

Puisse-t il jamais poindre, le jour où l'humanité, dans un concert universel, jettera bas tous préjugés nationaux et religieux et ne s'occupera qu'à tendre au degré de prospérité qui lui a été réservé sur la terre !

Nous ne pouvons qu'applaudir à ces paroles qui dénotent une si grande largeur de vues.

Quand nos hommes publics tiendront-ils un langage aussi sincère et aussi véritablement patriotique ?

JUSTUS

LES DESTITUTIONS

Monsieur le directeur,

Permettez-moi de vous soumettre quelques observations relatives aux destitutions que l'on pratique à chaque changement de gouvernement.

Si ces destitutions étaient rendues nécessaires par l'insuffisance des titulaires d'emplois, rien de mieux. Chaque gouvernement a des créatures inféodées à qui il faut donner des sinécures outrageusement rétribuées.

Dès qu'un gouvernement sage prend la direction des affaires, son devoir est de supprimer toutes ces places de complaisance ; mais il me semble que ceux qui occupent un emploi utile et qui remplissent convenablement leurs fonctions, devraient être assurés du lendemain et passer à travers les changements de régime sans rien perdre de leur confiance en l'avenir.

Je suis, vous les avez, Monsieur le directeur, un libéral intransigeant. Je ne puis comprendre les concessions que l'on fait au parti adverse, sous prétexte de courtoisie, et pourtant je ne puis comprendre davantage le massacre des employés.

De deux choses l'une : ou nous imiterons désormais les yankees dans ce qu'ils ont de pire, ou nous suivrons les traditions de la bureaucratie des pays latins, qui, quoiqu'on dise, ne sont pas sans avoir du bon, et beaucoup.

Dans ces pays qui comprennent la France, l'Italie, l'Espagne, la Belgique et la Suisse, la position d'un employé public, position conquise au concours, constitue une propriété dont le titulaire ne peut être dépossédé.

Cette certitude qui lui donne une sécurité absolue, lui permet de se livrer entièrement aux choses de son service, sans avoir besoin de recourir à l'intrigue ou à la trahison pour se maintenir en place. Ce droit qu'il a acquis, cette propriété qu'il possède, c'est à lui, bien à lui, et pour la vie. Le service public est donc toujours assuré et, de plus, en raison de la position inépuisable qu'il occupe, l'employé est moins exigeant du côté des émoluments. Il commence sa carrière avec un traitement minime qui subit de progressives augmentations, prévues et réglées, pour l'achever au bout d'un temps de service déterminé, dans la paix que lui procurera la modeste pension qui lui sera due au bout de vingt-cinq ou trente ans d'un labeur utile au pays.

Si faibles que soient les appointements des petits fonctionnaires débutants, comme ces appointements lui seront servis en dépit de tous les bouleversements politiques, ils constituent pour lui une rente équivalant à la possession d'un capital sérieux. Au bout de quelques années de service, l'employé qui gagne \$500 est dans la situation d'un petit rentier qui posséderait et ferait valoir un capital de \$10,000 au moyen d'un placement de tout repos à 5 pour cent. Et plus l'on s'élève dans la hiérarchie administrative, plus la valeur du capital représenté par la propriété de l'employé augmente. Et comme tout fonctionnaire est sûr d'avancer, soit au choix, soit à l'ancienneté, il s'ensuit que cette prévision entre en ligne de compte et que le plus modeste employé, outre qu'il est satisfait de son sort, qu'il travaille sans avoir le souci constant que donne l'incertitude, est sûr de trouver une épouse munie d'une dot monnayée en rapport convenable avec le capital que son

traitement représente.

Ainsi, grâce au système dont bénéficient les employés publics de ces pays, leurs exigences pécuniaires sont moindres, ce qui soulage d'autant le budget, et leur sécurité est parfaite, ce qui leur permet d'exercer leurs fonctions avec d'autant plus de zèle que les bons services sont plus rapidement reconnus et récompensés.

Pourquoi n'agit-on pas ici avec la même sagesse ?

Pourquoi démolit-on à chaque changement de gouvernement ce que les prédécesseurs ont édifié ? Pourquoi fait-on tant de victimes ? Pourquoi, après avoir fait ces victimes en fabrique-t-on de nouvelles en désignant au massacre des successeurs ceux que l'on munit d'un titre ou d'un emploi ?

Pourquoi ?

Parce que nous sommes avant tout des politiques entêtés, des partisans aveugles, c'est-à-dire des insensés.

Le bien du pays ne compte pas, à nos yeux ; nous recherchons avec la même ardeur deux choses également mauvaises pour le bien général ; la satisfaction de notre amour-propre, et la réalisation de nos désirs, fussent-ils insensés. Dans ces conditions, c'est le pays tout entier qui fait les frais de nos passions, et cela durera jusqu'au jour où nous nous apercevrons que c'est nous qui constituons le pays, et que c'est notre argent qui forme le budget à même lequel nous mordons avec un appétit si désordonné.

Veuillez agréer, etc.

UN HUMBLE

CERTAINEMENT LE SEUL

Le BAUME RHMMAL est certainement le seul remède actif, énergique et sûr dans le traitement du rhume, de la grippe suivant le traitement, de vaquer à ses affaires et se guérir rapidement.

Seigneur, donnez-leur le repos !

Nos lecteurs liront certainement avec beaucoup d'intérêt la reproduction suivante écrite par l'éminent et zélé promoteur du Congrès religieux universel de 1900, le révérend abbé Victor Charbonnel :

Les vivants ne sauraient donc laisser aux pauvres morts le repos ! Voici des jours et des jours qu'il leur faut, aux vivants, remuer les cadavres des pauvres morts, faire parler leurs grimaces d'épouvante ou leurs contorsions de douleur, voir le drame de leur agonie, et violer des secrets sur lesquels auraient dû, plus pudiquement, se fermer les cercueils. Et maintenant on va poursuivre d'un bruit de pitoyables chicanes les chers souvenirs emportés vers les tombes. A quand le silence ? A quand la paix, la paix éternelle pour les pauvres morts ?

Car c'est assez d'agitations, de bruits et de vaines paroles. Un esprit de générosité, je le sais, a passé sur la foule. Un frisson de pitié autant que de terreur l'a émue. Il y a eu, autour d'un désastre plein d'effroyables supplices, de la vraie compassion. Paris a été beau et grand dans sa tristesse d'un même deuil qui accablait tous les cœurs. Oh ! ce bon peuple des rues de Paris, aux vis ges douloureux et navrés devant l'image de tant de morts ! Oui, vraiment, il semble, par ces journées de ciel gris, que la Pitié funèbre avait étendu son voile sur la Cité. Et, si l'on voulut ne rien ignorer des monstrueuses horreurs de la catastrophe, peut-être n'y eut-il, dans cette curiosité, qu'un désir immense de plaindre. Mais c'est assez. Les longs apitoiements ne sont plus une pitié sincère. Les lamentations où se mêle du tapage ne sont plus un cri des cœurs. Silence aux pauvres morts ! L'heure est venue de leur accorder le suprême respect, non de l'oubli, mais du silence. Ou bien nous devrions nous dire que notre douleur, acharnée à se renouveler sans cesse par de nouvelles visions d'épouvante horrible et par des raffinements malsains, c'est décidément de la férocité.

Et je sais encore que de hardis dévouements, des héroïsmes tout naturels et simples se sont révélés en face de la mort. L'humanité, l'humanité des humbles surtout, a paru meilleure qu'on n'eût pu croire. Il s'est tout à coup trouvé, pour affronter le sinistre péril d'un bûcher d'enfer et pour sauver quelques riches, un tas de braves gens sortis on ne sait d'où, errants du pavé ou peineux des besognes vulgaires. Ceux,

là, parfaitement, ont été des héros. Et ils ont été aussi de bonnes âmes, donnant le plus tragique et le plus émouvant exemple de solidarité sociale, juste à ces heures de l'histoire où d'autres ne parlent que de haines entre les hommes. Tout cela par un naïf élan de leur cœur, comme ça, en passant. Puis, ils se sont repartis. Mais voici les héros acclamés, récompensés, payés presque. C'est assez. Taisons-nous. Ne changeons pas d'humbles héros en cabotins. L'héroïsme ne se paie ni de tant d'argent, ni de tant de paroles. Ou bien nous donnerions à penser qu'une prodigalité de récompenses et d'éloges jetés aux courageux sert à couvrir la honte des lâches. Et il faudrait rappeler qu'en face du Bazar de la Charité, toute une rangée de concierges ferma les portes cochères pour empêcher les malheureux incendiés de courir éteindre le feu de leurs vêtements aux fontaines, et surtout que pas un homme, pas un homme jeune, ne fut parmi les morts. Quoi donc ! Petits commisaires et visiteurs du bazar, fils, frères ou amis des pauvres mortes, qui donc ! pas un de vous n'a su mourir pour sauver des femmes, des jeunes filles, — vos fiancées peut-être ! La belle génération, celle des jeunes hommes du Bazar de la Charité !

Là-dessus on a beaucoup parlé de Dieu. Les uns, qui disposent de lui comme de leur chose et expliquent au gré de leurs colères et rancunes le mystère des dessins infinis, ont annoncé une justice, une expiation, une vengeance. Les autres sont pris les finasseries et cherché noise à la Providence de Dieu. Pourtant il est des sages qui se sont résignés à l'impénétrable obscurité du vouloir supérieur qui mène le monde, ses bonheurs et ses malheurs, ses propriétés et ses détresses. Et, en vérité, les criaileries des fous se sont perdues parmi la protestation déconcertée et calme des sages. Mais c'est déjà trop de disputes. Nous ne pouvons comprendre, nous ne savons rien : ne parlons pas. A tout propos donc, jusque près des cadavres, nos querelles se ranimeront, oiseuses, inutiles, mauvaises ! Non, la pitié pour les morts n'apaise pas la discorde entre les vivants.

Il a fallu même que la discorde, la laide Dis-

orde, montât en chaire, là-bas, dans la vieille basilique drapée de deuil. Alors qu'un noble sentiment de sympathie universelle avait réuni, devant l'autel du Dieu de miséricorde, le monde de la diplomatie, le monde de la foi et de la prière, l'occasion aurait dû paraître miraculeuse, pour un humain qui aurait eu quelque cœur fût-il moine de l'Eglise, de faire entendre des paroles de concorde, de paix, de tendre et douce charité. Mais un prêcheur de l'Inquisition, un Savonarole gonflé d'emphase, a parlé à Notre-Dame tel médiocre article de la *Croix*, qui s'est crié, vendu dans les rues, à en lasser les passants les plus résolus à la patience, et que n'ont pas manqué de reproduire les journaux du catholicisme cher aux marguilliers. Le P. Ollivier a exécuté une de ces belles "pantalonnades" que Renan reprochait si injustement à Lacordaire. Puisque le hasard pour une fois amenait devant lui, ou faisait comparaître (comme il a dû penser), le président et les ministres de la République, il s'est dit : " Je ferai la leçon aux politiciens, comme Bossuet la faisait au roi ! " Et il a hurlé, frappé ainsi qu'un théologien ivre de sa théologie. Il a évoqué le Dieu farouche, le Dieu vengeur, le Dieu des sacrifices humains, une sorte de Moloch, enfin, qui, pour être réduit à épargner les coupables, s'offrirait de temps en temps un holocauste de victimes innocentes. La France des républicains est criminelle, et c'est le sang pur de la France des duchesses, des marquises, des religieuses, qui est la raison de ses crimes : voilà la thèse.

Elle est inouïe. Elle a révolté, et avec raison, toutes les consciences libres. La thèse de l'Eglise cela ! Jamais de la vie, par exemple. C'est la thèse de quelques théologiens exaspérés, moyen-âgeux, sauvages, mais ce n'est pas la thèse de l'Eglise. Que des victimes s'offrent elles-mêmes, offrent volontairement leur vie pour l'expiation des fautes de l'humanité, et que leur sang répandu, qui est une suppliante prière, obtienne pour leurs frères le pardon de Dieu, nous pouvons le croire, et il n'y a là rien de contraire à la conception de la plus stricte justice. Mais un Dieu Moloch qui surprendrait comme au piège d'un ironique hasard ceux dont il voudrait, malgr

eux, dévorer la chair et le sang, nous le reuions, certes. Et nous sommes pour cela faire, quelques sincères chrétiens.

En tout cas, si la thèse du P. Ollivier fut et demeure encore la thèse de quelques-uns de l'Eglise, elle n'est pas celle de l'Evangile. Si le Dieu des derniers Inquisiteurs, comme le Yahvey des Juifs, est un Dieu de colère et de crainte, le Dieu de l'Evangile est un Dieu de justice et de charité, un Dieu d'amour. En vérité, combien la véritable religion évangélique, toute de bonté, a grand peine à se débarrasser, même par tout l'effort de l'évolution moderne, d'un féroce archaïsme qui la rend finalement inacceptable aux esprits d'à présent, plus pénétrés d'une philosophie de large humanité ! Pauvres chrétiens qui, par delà les fureurs théologiques, voudrions retourner à la pitié et à la douceur de l'Evangile, nous avons beau dire ! Un P. Ollivier surgit soudain, qui hurle du haut de la chaire de Notre-Dame sa rhétorique à la Menot ou à la Maillard et nous refoule loin, dans le noir passé des siècles farouches.

Mais notre conscience a été libérée, vengée par le très beau discours du ministre, M. Barthou. Cela, il est bon que des chrétiens le disent, avec un peu de témérité. Le vrai sermon de Notre-Dame a été fait, et en des paroles dont on me laissera bien reconnaître l'élévation religieuse autant que philosophique et sociale, sur le parvis. J'ajouterai même que, pour notre pauvre France irréligieuse et qui se meurt d'irréligion, voici peut-être apparu, parmi tant de de tristesses, le symbolique présage d'un avenir meilleur. Sur le parvis, loin des théocrates d'un catholicisme théologique et politique, des hommes de pensée libre s'uniront généreusement, libéralement, à des hommes de foi libre, et proclameront la religion, Dieu, les sentiments évangéliques, — tout cela dont est plein, sans que les choses soient nommées par leur nom, le discours d'un éloquent ministre de la République. Oh ! le grand et salutaire rêve !...

Or, ne troublé-je pas moi-même, par des paroles de hasard, le repos des pauvres morts ? Seigneur, donnez-leur le repos, le repos éternel !

Car ils sont dans votre mystère, à jamais. Et leur souvenir terrestre appartient à ceux qui les aimèrent et qui les pleurent dans l'intimité délaissée. Nous ne pouvons, Seigneur, pénétrer dans votre mystère. Nous n'avons pas le droit d'offenser, par des pensées que leur âme réprouve

peut-être, le souvenir des morts. Nous parlons, mais nos paroles ne sont que vanité.

Seigneur, donnez aux morts le repos, la Paix !

VICTOR CHARBONNEL.

QUELQUEFOIS SUPERIEURE

Dans une conférence à laquelle assistait votre serviteur, il y a quelques semaines, l'orateur faisait une apologie de la femme. Après avoir représenté que la différence des aptitudes, l'infériorité des forces physiques ne constituaient pas inégalité morale et sociale au profit de l'homme, il ajouta, comme par un audacieux effort : " Elle lui est quelquefois supérieure." A ces mots, j'entendis, partant de certain groupe masculin, une réclamation ironique. Il n'y avait pas à se méprendre sur le sens de ce ricanement. Celui qui se l'était permis trouvait la thèse absurde et protestait à sa manière contre ce qui lui semblait à la fois un excès de galanterie envers les dames de l'auditoire et une impertinence à l'adresse du sexe fort.

Bien des fois, depuis la soirée où un interrupteur malappris manifestait ainsi son opinion sur la moitié du genre humain à laquelle appartient sa mère, son ricanement a poursuivi ma pensée comme la manifestation cynique d'une opinion fort répandue. Je l'ai entendu strident ces jours-ci, à la lecture de l'exploit chevaleresque des jeunes élégants du bazar de charité de la rue Jean-Goujon, détalant avec une savante conception du péril, jouant des poings et de la canne, sortant de la fournaise, intacts jusqu'au gardénia de leur boutonnière, tandis que s'écrasaient et mouraient dans une atroce agonie les dames, les vieillards, les jeunes filles dont ils s'étaient constitués les vigilants protecteurs.

La femme parfois supérieure à l'homme ! Ah la bonne plaisanterie. Voyez encore cette cohue de jeunes rapius assaillant quelques jeunes filles qui ont osé demander au crayon et au pinceau un gagne-pain honnête, et réclamer une portion congrue de l'enseignement des beaux-arts, donné aux frais de l'Etat. Couturière, domestique...on courtisane, voilà le lot de la fille du peuple, pour ces futurs pontifes de l'idéal... Conspuez la femme ! Tel est le cri de guerre des paladins de la supériorité masculine.

Notre vieux renom d'urbanité, de déférence, d'aimable et saine galanterie à l'égard du beau sexe, subit en vérité de graves atteintes en cette fin de siècle et c'est à se demander si nous n'allons pas reculer jusqu'à la sauvagerie des tribus du noir continent, où la femme n'a guère plus

de valeur sociale qu'une paire de bœufs.

Qu'il prenne fantaisie à des femmes du monde, à des jeunes filles intelligentes de se soustraire aux frivolités du désœuvrement, pour se meubler l'esprit, développer leur jugement en suivant les cours de littérature ou d'histoire, ou les raille, on siffle les professeurs assez imprudents pour satisfaire un pareil goût, assez oublieux de la dignité de leur sexe pour se faire les complices d'un renversement du droit naturel. La femme riche, qu'elle appartienne à l'aristocratie, à la bourgeoisie ou à la finance, la femme et la fille de fonctionnaire, doivent faire de la tapisserie, lire des romans, jouer un peu de piano, développer les grâces qu'on apprécie dans un salon, cultiver l'art des visites de cérémonie et des réceptions correctes.

Et l'on s'étonne des exagérations, des excentricités du mouvement féministe ! On se scandalise ou on se raille de certaines émancipations ; comme si toutes les tyrannies ne provoquaient pas l'esprit de révolte ; comme si les violations du droit en pouvaient condamner les revendications. Du haut en bas de l'échelle sociale, la tyrannie masculine tend à s'affirmer avec toujours plus d'arrogance. Le cultivateur, l'ouvrier, trouve tout naturel que sa femme soit confinée dans un logis étroit, insalubre, qu'elle se prive du nécessaire pour que les enfants mangent à leur faim, tandis qu'il va, lui, s'amuser, consommer, jouer au cabaret, prêt à répondre par des injures ou des coups aux représentations qui accueilleront son retour. " Que diriez-vous, demandait quelqu'un de ma connaissance, à un père de famille qui reptrait ivre après une journée de chômage volontaire, que diriez-vous si votre femme allait, de son côté, à la guinguette, et y dépensait à boire les quelques sous qu'elle gagne dans les instants dont ses devoirs domestiques lui permettent de disposer, au détriment de sa santé.—Ah ! répondit l'ivrogne ; pour ma femme, c'est autre chose ! "

Eh ! oui, toujours le système commode des deux morales. La femme, c'est autre chose ! Que le mari donne des coups de canif dans le contrat, que le jeune homme fréquente les mauvais lieux, cela ne tire pas à conséquence. La femme de l'un, la sœur de l'autre, doivent rester chastes. Quand donc fera-t-on comprendre aux intéressés que ce système d'inégalité dans les devoirs masculins et féminins, outre qu'il est une forme de la tyrannie et une véritable immoralité, renferme un aveu d'incapacité de la part du sexe fort et un témoignage implicite de la supériorité du sexe faible ?

La femme *quelquefois* supérieure à l'homme ! C'est bien plutôt "*souvent*" qu'il faudrait dire. Mieux que lui, elle endure la souffrance, mieux que lui, elle donne aux malades les soins les plus délicats ou les plus répugnants ; elle est plus forte contre la pauvreté ; elle ne se soustrait pas, d'ordinaire, comme lui, par des distractions malsaines, aux misères ou aux obligations du foyer. Les chefs de famille perdus de dettes sont plus nombreux que les femmes qui ruinent leurs maris par de folles dépenses. Il y a, dans les prisons beaucoup moins de femmes que d'hommes. Est-ce là, chez elles, marque d'infériorité ?

Que si de la vie ordinaire et de ses conditions générales, nous passons à certaines manifestations spéciales de l'activité, il serait aisé de montrer l'injustice du préjugé qui entend tenir la femme dans la sujétion ou lui fermer l'accès de certaines carrières où ses aptitudes trouveraient leur emploi. Je ne prétends pas le moins du monde, ni que la femme puisse exercer toutes les professions, ni que dans toutes celles qui lui sont ouvertes ou dont elle force l'entrée, son mérite, ses succès puissent porter ombrage à l'homme. Je voudrais qu'elle ne fût pas systématiquement tenue pour incapable et que, à ses risques et périls, partout où la décence ne lui interdit pas de se produire, et son rôle domestique étant sauvegardé, elle pût user de la liberté de concurrence.

A ceux qui tiennent la femme pour un être intellectuellement inférieur, il n'est pas inutile d'apprendre qu'on a vu parfois des femmes supérieures dans les lettres : Mme de Staël, Georges Sand ; dans la politique : Christine de Suède, Catherine de Russie, Marie-Thérèse d'Autriche, Mme Roland, pour ne parler que des mortes.

Tâchons donc de faire revivre le respect de la femme. Ne devrait-il pas être tout particulièrement pratiqué dans un pays qui s'honore d'avoir donné au monde cette merveille de l'histoire, la pure et incomparable héroïne : Jeanne d'Arc ?

H. DRAUSSIN.

Messieurs Morton Phillips et Cie, 1755 et 1757 rue Notre-Dame, viennent de fabriquer, à l'occasion du jubilé de Notre très gracieuse Souveraine, une boîte de papeterie contenant 48 enveloppes et autant de feuilles de papier " Vellum," qui se vendent pour la somme modique de 3' et qui est destinée à avoir autant de vogue que leur " clearbooks." Achetez un échantillon.

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

XI

— Pour demain matin, oui, oui ! sans doute, répéta Prada. Et le cardinal pourra vraiment s'en régaler, si personne ne l'aide.

Pierre, étourdiement, donna alors une nouvelle qu'il savait.

— Il sera sans doute seul à les manger, car son neveu, le prince Dario, a dû partir aujourd'hui pour Naples, un petit voyage de convalescence, après l'accident qui l'a tenu au lit pendant un grand mois.

Brusquement, il s'arrêta, en songeant à qui il parlait. Mais le comte avait remarqué sa gêne.

— Allez, allez, mon cher monsieur Froment, vous ne me faites aucune peine. C'est déjà très ancien... Et il est parti, ce jeune homme, dites-vous ?

— Oni, à moins qu'il n'ait remis son départ. Je m'attends à ne pas le retrouver au palais.

Pendant un instant, on n'entendit plus, de nouveau, que le roulement continu des roues. Et Prada se taisait, repris de trouble, rendu au malaise de son incertitude. Si pourtant Dario n'était pas là, de quoi allait-il se mêler ? Toutes ces réflexions lui fatiguaient le crâne, et il finit par penser tout haut.

— S'il s'en est allé, ce doit être par convenance, afin de ne pas assister à la soirée des Buongiovanni, car la congrégation du Concile s'est réunie ce matin pour se prononcer définitivement, dans le procès que la comtesse m'a intenté... Oni, tout à l'heure, je saurai si l'annulation de notre mariage sera signée par le Saint-Père.

Sa voix était devenue un peu rauque, on sentait la vieille blessure se rouvrir et saigner, la plaie faite à son orgueil d'homme par cette femme qui était sienne et qui s'était refusée, en se réservant pour un autre. Son amie Lisbeth avait en beau lui donner un enfant, l'accusation d'impuissance, l'outrage à sa virilité, renaissait sans cesse, lui gonflait le cœur d'aveugles colères. Il eut un violent et brusque frisson, comme si tout un grand souffle glacé lui eut traversé la chair ; et, détournant l'entretien, il ajouta tout à coup :

— Il ne fait vraiment pas chaud, ce soir... Voici l'heure mauvaise, à Rome, l'heure de la tombée du jour, où l'on empoigne très bien une bonne fièvre, si l'on ne se méfie pas... Tenez ! ramenez la couverture sur vos jambes, enveloppez-vous soigneusement.

Puis, comme on approchait de la porte Furba, le silence se fit encore, plus lourd, pareil au sommeil invincible qui endormait la Campagne, submergée dans la nuit. Enfin, la porte apparut, à la clarté des étoiles vives ; et elle n'était autre qu'une arcade de l'Acqua Felice, sous laquelle passait la route. Ce débris d'aqueduc semblait, de loin, barrer le passage de sa masse énorme de vieux murs à demi écroulés. Ensuite, l'arche géante, toute noire d'ombre, se creusait, telle qu'un porche béant. Et l'on passait en pleines ténèbres, dans le roulement plus sonore des roues.

Lorsqu'on fut de l'autre côté, Santobono avait toujours sur les genoux le petit panier de figues, et Prada le regardait, bouleversé, se demandant par quelle subite paralysie de ses deux mains, il ne l'avait pas saisi, jeté aux ténèbres. Cependant, il y était décidé encore, quelques secondes avant de pénétrer sous la voûte. Il l'avait même regardé une dernière fois, pour bien calculer le mouvement qu'il aurait à faire. Que venait-il donc de se passer en lui ? Et il se sentait en proie à une indécision grandissante, incapable désormais de vouloir un acte définitif, ayant le besoin d'attendre, dans l'idée sourde de se satisfaire pleinement et avant tout. Pourquoi se serait-il pressé maintenant, puisque Dario était sans doute parti et puisque ces figues ne seraient sûrement pas mangées avant le lendemain ? Le soir même, il devait apprendre si la congrégation du Concile avait annulé son mariage, il saurait jusqu'à quel point la justice de Dieu était vénales et mensongère. Certes, il ne laisserait empoisonner personne, pas même le cardinal Boccanera, dont l'existence, cependant lui importait si peu. Mais depuis le départ de Frascati, n'est-ce pas le destin en marche que ce petit panier ? Ne céderait-il pas à une jouissance d'absolu pouvoir, en se disant qu'il était le maître de l'arrêter ou de lui permettre d'aller jusqu'au bout de son œuvre de mort ? Et, d'ailleurs, il s'abandonnait à la plus obscure des luttes, il ne raisonnait pas, les mains liées au point de ne pouvoir agir autrement, convaincu qu'il irait glisser une lettre d'avertissement dans la boîte aux lettres du palais, avant de se mettre au lit, tout en étant heureux de penser que, si

pourtant il avait intérêt à ne pas le faire, il ne le ferait pas.

Alors, le reste de la route s'acheva au milieu de ce silence las, dans le frisson du soir, qui semblait avoir glacé les trois hommes. Vainement, le comte, pour échapper au combat de ses réflexions, revint sur le gala des Buongiovanni, donnant des détails, décrivant les splendeurs auxquelles on allait assister : ses paroles tombaient rares, gênées et distraites. Puis, il s'efforça de reconforter Pierre, de le rendre à son espoir, en lui reparlant du cardinal Sanguinetti, si aimable, si plein de promesses ; et, bien que le jeune prêtre rentrât très heureux, dans l'idée que son livre n'était pas condamné encore et qu'il triompherait peut-être, si on l'aidait, il répondit à peine, tout à sa rêverie. Santobono ne parla pas, ne bougea pas, comme disparu, noir dans la nuit noire. Et les lumières de Rome s'étaient multipliées, des maisons avaient reparu, à droite, à gauche, d'abord espacées largement, peu à peu ininterrompues. C'était le faubourg, des champs de roscaux encore, des haies vives, des oliviers dont la tête dépassait les longs murs de clôtures, de grands portails aux piliers surmontés de vases, enfin la ville, avec ses rangées de petites maisons grises, de commerces pauvres, de cabarets borgnes d'où sortait parfois des cris et des bruits de bataille.

Prada voulut absolument reconduire ses compagnons rue Giulia, à cinquante mètres du palais.

— Cela ne me gêne pas, et d'aucune façon, je vous assure. . . . Voyons, vous ne pouvez pas achever la route à pied, pressés comme vous l'êtes !

Déjà la rue Giulia dormait dans sa paix séculaire, absolument déserte, d'une mélancolie d'abandon, avec la double file morne de ses becs de gaz. Et, dès qu'il fut descendu de voiture, Santobono n'attendit pas Pierre, qui, d'ailleurs, passait toujours par la petite porte, sur la ruelle latérale.

— Au revoir, l'abbé.

— Au revoir, monsieur le comte, mille grâces.

Alors, tous deux purent le suivre du regard jusqu'au palais Boccanera, dont la vieille porte monumentale, noire d'ombre, était encore grande ouverte. Un instant, ils virent sa haute taille rugueuse qui barrait cette ombre. Puis, il entra, il s'engouffra avec son petit panier, portant le destin.

XII

Il était dix heures, lorsque Pierre et Narcisse,

qui avaient dîné au café de Rome, où ils s'étaient oubliés dans une longue causerie, descendirent à pied le Corso pour se rendre au palais Buongiovanni. Ils eurent toutes les peines du monde à en gagner la porte. Des voitures arrivaient par files serrées, et la foule des curieux qui stationnaient débordant, envahissant la chaussée, malgré les agents, devenait si compacte, que les chevaux n'avançaient plus. Dans la longue façade monumentale, les dix hautes fenêtres du premier étage flambaient, une grande clarté blanche, la clarté de plein jour des lampes électriques, qui éclairait, comme d'un coup de soleil, la rue, les équipages embourbés dans le flot humain, la houle des têtes ardentes et passionnées, au milieu de l'extraordinaire tumulte des gestes et des cris.

Et il n'y avait pas là que la curiosité habituelle de regarder passer des uniformes et descendre des femmes en riches toilettes, car Pierre entendit vite que cette foule était venue attendre l'arrivée du roi et de la reine, qui avaient promis de paraître au bal de gala, que le prince Buongiovanni donnait pour fêter les fiançailles de sa fille Celia avec le lieutenant Attilio Sacco, fils d'un des ministres de Sa Majesté. Puis, ce mariage était un ravissement, le dénouement heureux d'une histoire d'amour qui passionnait la ville entière, le coup de foudre, le couple jeune et si beau, la fidélité obstinée, victorieuse des obstacles, et cela dans des conditions romanesques, dont le récit circulait de bouche en bouche, mouillant tous les yeux, faisant battre tous les cœurs.

C'était cette histoire que Narcisse, au dessert, en attendant dix heures, venait encore de conter à Pierre qui la connaissait en partie. On affirmait que, si le prince avait fini par céder, il ne l'avait fait que sur la crainte de voir Celia quitter un beau soir le palais, au bras de son amant. Elle ne l'en menaçait pas, mais il y avait, dans son calme de vierge ignorante, un tel mépris de tout ce qui n'était pas son amour, qu'il la sentait capable des pires folies, commises ingénument. La princesse, sa femme, s'était désintéressé en Anglaise flegmatique, belle encore, qui croyait avoir assez fait pour la maison en apportant les cinq millions de sa dot et en donnant cinq enfants à son mari. Le prince, inquiet et faible dans ses violences, où se retrouvait le vieux sang romain, gâté déjà par son mélange avec celui d'une race étrangère, n'agissait plus que sous la crainte de voir crouler sa maison et sa fortune, restées jusque-là intactes, au milieu des ruines accumulées du patriciat ; et, en cédant enfin, il

avait dû obéir à l'idée de se rallier par sa fille, d'avoir un pied solide au Quirinal, sans pourtant retirer l'autre du Vatican. Sans doute, c'était une honte brûlante, son orgueil saignait de s'allier à ces Sacco, des gens de rien. Mais Sacco était ministre, il avait marché si vite, de succès en succès, qu'il semblait en passe de monter encore, de conquérir, après le portefeuille de l'Agriculture, celui des Finances, qu'il convoitait depuis longtemps. Avec lui, c'était la faveur certaine du roi, la retraite assurée de ce côté, si le pape un jour sombrait. Puis, le prince avait pris des renseignements sur le fils, un peu désarmé devant cet Attilio si beau, si brave, si droit, qui était l'avenir, peut-être l'Italie glorieuse de demain. Il était soldat, on le pousserait aux plus hauts grades. On ajoutait méchamment que la dernière raison qui avait décidé le prince, fort avare, désespéré d'avoir à disperser sa fortune entre ses cinq enfants, était l'occasion heureuse de pouvoir donner à Celia une dot dérisoire. Et, dès lors, le mariage consenti, il avait résolu de célébrer les fiançailles par une fête retentissante, comme on n'en donnait plus que bien rarement à Rome, les portes ouvertes à tous les mondes, les souverains invités, le palais flamboyant ainsi qu'aux grands jours d'autrefois, quitte à y laisser un peu de cet argent qu'il défendait si âprement, mais voulant par bravoure prouver qu'il n'était pas vaincu et que les Buongiovanni ne cachaient rien, ne rougissaient de rien. A la vérité, on prétendait que cette bravoure superbe ne venait pas de lui, qu'elle lui avait été soufflée, sans même qu'il en eût conscience, par Celia, la tranquille, l'innocente, qui désirait montrer son bonheur, au bras d'Attilio, devant Rome entière, applaudissant à cette histoire d'amour qui finissait bien, comme dans les beaux contes de fées.

—Diable ! dit Narcisse, qu'un flot de foule immobilisait, jamais nous n'arriverons en haut, ils ont donc invité toute la ville !

Et, comme Pierre s'étonnait de voir passer un prélat en carrosse :

—Oh ! vous allez en condoyer plus d'un. Si les cardinaux n'osent se risquer, à cause de la présence des souverains, la prélature viendra sûrement. Il s'agit d'un salon neutre, où le monde noir et le monde blanc peuvent fraterniser. Puis, les fêtes ne sont pas si nombreuses, on s'y écrase.

Il expliqua qu'en dehors des deux grands bals que la cour donnait par hiver, il fallait des circonstances exceptionnelles pour décider le patriarcat à offrir des galas pareils. Deux ou trois sa-

lons noirs ouvraient bien encore une fois leurs salons, vers la fin du carnaval. Mais, partout, les petites sauteries intimes remplaçaient les réceptions fastueuses. Quelques princesses avaient simplement leur jour. Et, quant aux rares salons blancs, ils gardaient une égale intimité, mêlée plus ou moins, car pas une maîtresse de maison n'était devenue la reine indiscrétée du monde nouveau.

—Enfin, nous y sommes, reprit Narcisse dans l'escalier.

Pierre, inquiet, lui dit :

—Ne nous quittons pas. Je ne connais un peu que la fiancée, et je tiens à ce que vous me présentiez.

Mais c'était un effort rude et long, que de monter le vaste escalier, tellement la cohue des arrivants s'y bousculait. Même aux temps anciens, lors des chandelles de cire et des lampes à l'huile, jamais il n'avait resplendi d'un tel éclat de lumière. Des lampes électriques l'inondaient de clarté blanche, brûlant en bouquets dans les admirables candélabres de bronze qui ornaient les paliers. On avait caché les stucs froids des murs sous une suite de hautes tapisseries, l'Histoire de Psyché et de l'Amour, des merveilles restées dans la famille depuis la Renaissance. Un épais tapis recouvrait l'usure des marches, et des massifs de plantes vertes garnissaient les coins, des palmiers grands comme des arbres. Tout un sang nouveau affluait, chauffait l'antique demeure, une résurrection de vie qui montait avec le flot des femmes rienses et sentant bon, étincelantes de diamants.

Quand ils furent en haut, Pierre aperçut tout de suite, à l'entrée du salon, le prince et la princesse Buongiovanni, debout côte à côte, recevant leurs invités. Le prince, un blond qui grisonnait, grand et mince, avait les pâles yeux du Nord que sa mère lui avait légués, dans une face énergique d'ancien des papes. La princesse, au petit visage rond et délicat, paraissait à peine avoir trente ans, bien qu'elle eût dépassé la quarantaine, jolie toujours d'une sérénité souriante que rien ne déconcertait, simplement heureuse de s'adorer elle-même. Elle portait une toilette de satin rose, toute rayonnante d'une merveilleuse parure de gros rubis, qui semblait allumer de courtes flammes sur sa peau fine et dans ses cheveux de blonde.

(A suivre)

LE CASTORISME

La Patrie a publié un article intitulé *Le Castorisme, voilà l'ennemi*.

Nous croyons qu'elle prend encore pour un être redoutable ce qui n'est plus même un spectre, un fantôme.

Non seulement, le *castorisme*, ou cléralisme canadien, n'est plus à craindre, mais on ne devrait plus en parler que comme une chose du passé, une calamité, une famine, une peste heureusement conjurée et dont on ne voit plus que l'horrible trace qui, par bonheur, s'efface tous les jours.

Le castorisme n'est plus, grâce à Dieu. Il est fauché, enterré, anéanti, à jamais.

Terriblement décimé par tout le Canada, le 23 juin 1896, il a trouvé son tombeau dans la province de Québec, le 11 mai dernier. *L'Avenir du Nord*.

SUPERIEUR A TOUS

Dans les affections persistantes de poitrine, comme dans le tement des bronchites chroniques, le BAUME RHUMAL est recommandé comme supérieur à tous les remèdes existants.

A VENDRE

Deux Matériels
d'Imprimerie

COMPRENANT

Bresses,

Caractères,

Casses,

Etc.

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.

S'adresser à

A. FILIATREULT,
157 rue Sanguinet.

Poite de Poste, 2184.

'LE SUN'

Compagnie d'Assurance
sur la Vie
du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1806 Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 92
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 66
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. LEGER,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$40 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'enservir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est limité — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE. NEW-YORK CITY

PRESENTS UTILES

Portemonnaies pour dames, plus de 200 variétés.

Portefeuilles pour Messieurs, plus de 100 variétés.

Belles marchandises de cuir.

Pupitres portatifs, Ecritoires, Calendrier, Portefemmes.

Papeteries de choix en boîtes de 15c à \$5.00

Le plus bel assortiment du pays.

Cire à cacheter de toutes teintes et parfumée

Plus de 20 couleurs différentes, en boîte

Maintenant, initiales à cacheter en verre coupé

De choix, autres initiales en grande variété.

PLUMES ET CRAYONS EN OR

Marchandises en argent pour usage de bureau ou de bibliothèque
Encrriers de toutes sortes et de tous prix

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,000,000
FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau agent général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offres à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés

Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

Téléphone Bell, No. 318

Agent pour Montréal et les environ

MAPLE CARD



FABRICANTS
DE PAPIER.

MOULIN A PORTNEUF

MONTREAL - QUE

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

1615 rue Notre-Dame

MONTREAL

J. A. DROUIN,

AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316.
Téléphone 2243

Arthur GLOBENSKY,

AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Imprimé par la Cie d'Imprimerie Commerciale (limitée) et publié par Aristide Filiatreault au No. 30 rue St. Gabriel, Montréal.

Scientific American Agency for PATENTS. CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, New York. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.